

**ANN  
BRASHARES**

Pôle fiction

**ICI ET  
MAINTENANT**

Par l'auteur de la série best-seller *Quatre filles et un jean*



**Pôle fiction**

Du même auteur  
chez Gallimard Jeunesse :

**Quatre filles et un jean :**

1. Quatre filles et un jean
2. Le deuxième été
3. Le troisième été
4. Le dernier été
5. Quatre filles et un jean, pour toujours

Toi et moi à jamais  
Trois amies pour la vie  
L'amour dure plus qu'une vie

Ann Brashares

*Ici  
et maintenant*

*Traduit de l'américain par  
Vanessa Rubio-Barreau*

GALLIMARD

Titre original: *The Here and Now*

Édition originale publiée aux États-Unis par Delacorte Press,  
une marque de Random House Children's Book,  
un département de Random House LLC.

Tous droits réservés.

Cette traduction est publiée avec l'accord de Random House  
Children's Book, un département de Random House LLC.

© Ann Brashares, 2014, pour le texte.

© Gallimard Jeunesse, 2014, pour la traduction française.

© Gallimard Jeunesse, 2015, pour la présente édition.

*Pour notre cher Isaiah,  
capitaine des voyages familiaux dans le temps.*

*Et pour l'équipe éditoriale compétente,  
patiente et dévouée sans laquelle ce livre  
n'aurait pas existé : Josh Bank, Beverly  
Horowitz, Wendy Loggia, Leslie Morgenstein,  
Sara Shandler, Katie Schwartz  
et Jennifer Rudolph Walsh.  
Merci.*

*Le passé est un pays étranger :  
ils ne font rien pareil là-bas.*

L. P. Hartley, *Le Messenger*

*S'il était possible de voyager dans le temps,  
nous serions envahis de touristes venus du futur.*

Stephen Hawking



## PROLOGUE

23 avril 2010

### Au bord de la rivière Haverstraw

Comme son père avait du travail, Ethan était allé pêcher tout seul. En principe, il se contentait de le suivre à travers bois jusqu'au bord de la rivière, en écrasant les bestioles qui lui piquaient les mollets. Il fut surpris de constater que, en réalité, il connaissait à peine le chemin alors qu'il était déjà venu des dizaines de fois. Désormais, il se le rappellerait.

Lorsqu'il arriva enfin sur la berge, ce n'était pas à l'endroit habituel, mais c'était la même eau. Les mêmes poissons. Il posa son sac à dos, accrocha l'appât à son hameçon, et lança sa ligne. Comme il était seul, ce n'était pas pareil : il pêchait dans l'espoir d'attraper quelque chose et non d'épater son père.

Il écoutait le clapotis de l'eau, surveillait sa ligne, savourait le calme ambiant. Tout était parfaitement tranquille. Sauf là-bas. Un peu plus loin. Il repéra du mouvement.

Il plissa les yeux. Les écarquilla puis les ferma, pour chasser cette impression que l'air

bougeait au-dessus de l'eau. Mais quand il les rouvrit, rien n'avait changé. On aurait dit que l'air frémissait...

Il fit quelques pas en emportant sa ligne et arriva en vue d'un petit pont de bois. De l'autre côté de ce pont, tout était calme, les feuilles ne bougeaient pas. Mais, près de lui, l'air s'agitait de plus en plus, ondoyait comme l'eau de la rivière. Tandis qu'il approchait lentement, l'air prit une texture étrange. Plissant à nouveau les yeux, Ethan vit la lumière se fragmenter en rayons colorés, tel un arc-en-ciel, autour de lui. Il fit encore quelques pas et sentit l'air sur sa peau, presque liquide, doux et fluide. Il ne pouvait fixer son regard sur rien, tout bougeait bien trop rapidement.

Il avait perdu sa canne à pêche. L'air et l'eau de la rivière semblaient se mêler, l'attirant dans leur mouvement. Il avait perdu toute notion de haut, de bas, de ciel, de terre, et même des limites de son corps. Le plus étrange, c'est qu'il ne paniquait pas, il ne cherchait pas à savoir ce qui se passait. C'était comme un rêve éveillé qui le plongeait dans un monde inconnu.

Il avait perdu la notion du temps. Un siècle aurait pu s'écouler ou bien à peine quelques secondes. Mais à un moment, le vortex tourbillonnant d'air et d'eau le recracha brutalement sur la terre ferme et, lentement, les éléments reprirent leur place. Il ferma les yeux un instant, et quand il les rouvrit, la rivière coulait à nouveau dans son lit, l'air était à nouveau invisible et le soleil en un seul morceau. Il s'assit pour reprendre des repères de base – le haut, le bas...

C'est alors que la tempête fit vibrer les feuillages... et une fille en sortit.

Elle faisait sans doute partie de son rêve car elle ne semblait pas constituée de chair et d'os. Ses contours étaient flous. C'était bien le genre de fille qui peuplait ses rêves car elle avait à peu près son âge et, mis à part ses longs cheveux trempés qui collaient à sa peau, elle était nue, telle une sirène ou une princesse elfique. Mais vu qu'elle sortait tout droit de son imagination, il se sentait autorisé à la fixer crûment.

Il s'aperçut alors qu'elle avait les bras croisés, comme si elle avait froid ou honte. Elle avait de la boue jusqu'aux genoux. Il entendait sa respiration haletante. Plus il l'observait, plus sa silhouette se faisait précise, gagnait en netteté et en détails... tant et si bien qu'il finit par se dire qu'elle était peut-être réelle et qu'il ne devrait pas la fixer ainsi.

Il se leva, en s'efforçant de garder pudiquement la tête baissée. Quelques brefs coups d'œil le convainquirent que, même si autour d'elle l'air semblait perturbé, il ne s'agissait pas d'une nymphe de son invention, mais d'une pauvre fille trempée, qui grelottait de froid, avec les pieds boueux et un drôle de bleu au creux du bras.

– Ça va ? Tu as besoin d'aide ? demanda-t-il.

Il revenait péniblement à la réalité.

Elle avait dû nager et avait sans doute été emportée par le courant au moment de l'espèce de tempête. Il faisait pourtant vraiment trop froid pour se baigner.

Elle ne répondit rien. Il s'efforçait de ne regarder que son visage. Elle avait de grands yeux, les lèvres serrées. Il entendait le bruissement

des feuilles autour d'eux. Elle avait du mal à reprendre son souffle. Elle secoua la tête.

– Tu es sûre ?

Elle répéta le même geste. Elle se tenait toute raide, comme si elle avait peur de bouger.

Elle était bien réelle, mais très différente des filles qu'il connaissait, et pas seulement parce qu'elle était dévêtue. Elle était très belle.

Il ôta son sweat-shirt à capuche trempé des New York Giants et le lui tendit en faisant quelques pas vers elle.

– Tu le veux ?

Elle secoua la tête, mais y jeta un coup d'œil, avant de le fixer, lui.

Il se rapprocha encore.

– Franchement. Tu pourras le garder, si tu veux.

Il le brandit sous son nez et, après un instant de réflexion, elle finit par le prendre. Il constata alors que la tache sur son bras décharné n'était pas un bleu comme il l'avait d'abord cru, mais une inscription à l'encre noire. Des chiffres, six chiffres, écrits à la main avec un marqueur.

Il détourna les yeux pour la laisser enfiler le sweat-shirt, qu'elle zippa jusqu'au menton. Elle recula de quelques pas. L'esprit d'Ethan, engourdi, avait réuni assez de preuves pour en conclure qu'elle venait de traverser une épreuve difficile.

– J'ai un téléphone. Tu le veux ?

Elle ouvrit la bouche, mais il y eut un temps avant que sa voix en sorte :

– Non.

Inspiration. Expiration.

– Merci.

– Tu as besoin d'aide ? répéta-t-il. Tu es perdue ?

Elle scruta nerveusement les environs et ouvrit à nouveau la bouche, hésitant à prendre la parole.

– Il y a un pont quelque part ? articula-t-elle enfin.

Il tendit le bras.

– Par ici, pas très loin. Tu veux que je te montre ?

– Non.

– Tu es sûre ?

– Oui.

Elle avait l'air déterminée, cette fois. Elle lui jeta un dernier regard comme pour lui intimer de ne pas la suivre puis se dirigea vers le pont.

Il aurait voulu l'accompagner, mais il n'en fit rien. Il la regarda se faufiler entre les arbres d'un pas vacillant, dans son sweat bleu des Giants, évitant maladroitement les racines noueuses, les flaques de boue et les branchages qui s'agrippaient à elle.

Elle lui lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

– C'est bon, assura-t-elle d'une voix faible avant de disparaître.

Il resta des heures au bord de la rivière avant de rentrer chez lui. Il partit à la recherche de sa canne à pêche sans trop espérer la retrouver. Il attendit de voir si la fille revenait, sans trop y croire non plus, et il eut raison.

Le soir, au dîner, puis pendant la nuit, il ne

cessa de se repasser la scène. Finalement, il se leva et nota les chiffres de mémoire : 170514. Parce qu'il sentait que ça devait avoir son importance.

Pendant deux ans et demi, Ethan repensa si souvent à cette histoire que sa mémoire finit par lui jouer des tours. Si souvent qu'il finit par se demander s'il n'avait pas tout imaginé.

Jusqu'au jour de la rentrée en seconde où la fille en question, habillée cette fois, entra dans son cours de maths avancées et s'assit juste derrière lui.

18 mai 2010

*Cher Julius,*

*Le matin, la terre sue. Je t'assure. Ici, on peut aller dehors quand on veut, comme Poppy nous l'avait dit. J'adore m'allonger sur la pelouse pour regarder le soleil se lever. Même s'il fait beau depuis des jours et des jours, le dos de mon T-shirt sera toujours mouillé, comme si la pluie remontait du sol.*

*M. Robert et Mlle Cynthia, ainsi que quelques autres s'occupent de tous les jeunes. Ils nous enseignent comment nous fondre dans la masse en nous rappelant bien d'être EXTRÊMEMENT PRUDENTS. Tu te rappelles quand on nous avait parlé de la télé? Eh bien, on la regarde tout le temps pour imiter leur manière de parler. Il y a une émission qui s'intitule Friends avec des rires enregistrés en bruit de fond, on ne sait même pas pourquoi. Moi, celle que je préfère, c'est Les Simpson mais M. Robert affirme que ça ne m'apprendra rien d'intéressant.*

*Je suis inquiète parce que je n'ai pas encore croisé Poppy. Mlle Cynthia prétend qu'il a décidé de ne pas venir, en fin de compte, mais je ne la crois pas. C'était le plus motivé de nous tous.*

*Bisous,  
Prenna*

## CHAPITRE 1

23 avril 2014

Nous connaissons tous les règles. Nous y pensons sans cesse. Comment pourrions-nous les oublier ? Nous les avons apprises par cœur avant de venir et elles sont gravées dans notre mémoire par des répétitions incessantes.

Pourtant, près d'un millier d'entre nous, assis sur les bancs en plastique de cette ancienne église pentecôtiste (désaffectée depuis les années 1990, j'ignore pourquoi), sont réunis pour écouter des membres de la communauté, tout endimanchés, réciter dans un micro grésillant nos douze règles inviolables.

Parce que c'est la coutume. Chaque année, nous commémorons l'extraordinaire voyage qui nous a amenés ici il y a quatre ans, nous permettant d'échapper à la peur, la faim, la maladie pour découvrir ce paradis tout sucre tout miel. C'était une grande première, jamais un voyage de ce genre n'avait eu lieu et vu l'état de notre monde quand nous l'avons quitté, ça ne se reproduira jamais plus. Le 23 avril est donc notre Thanksgiving à nous, sans la dinde ni la tourte à



la citrouille. C'est également, quelle coïncidence, le jour où Shakespeare est né. Et mort.

Nous y tenons parce qu'il serait facile, bien à l'abri dans ce cocon moelleux, d'oublier que nous ne sommes pas d'ici et que nous sommes une menace pour les habitants d'origine. C'est pourquoi il est capital de suivre les règles. Les oublier pourrait avoir des conséquences catastrophiques. Comme dans n'importe quel système politique ou religieux un peu strict, plus les règles sont astreignantes, plus il est nécessaire de les répéter aux pratiquants.

Je pose mes pieds bien à plat sur le sol tandis que le projecteur se déclenche en bourdonnant dans mon dos. Un rai de lumière transperce la pénombre, envoyant une première image sur l'écran tendu derrière l'ancien autel. Il faut un instant pour que cet assemblage de taches claires et foncées devienne une personne, que je connais ou non. C'est pénible mais c'est la coutume : pendant qu'on récite les règles, ils font défiler les visages des gens qui ont disparu depuis la dernière fois. Un peu comme aux oscar, sauf que... ce n'est pas aussi glamour. Cette année, il y en a sept. Les visages s'affichent un à un, en continu. Sans explication, ni commentaire. Cependant, nous nous doutons de l'histoire qu'il y a derrière. Nous comprenons, sans le dire, que la plupart se retrouvent là parce qu'il s'agissait de membres rebelles, désobéissants et peu fiables de la communauté.

Ma mère me glisse un regard lorsque, sur l'estrade, le Dr Strauss se lève afin de réciter la première règle, la règle d'allégeance.

Les règles ne sont jamais affichées, ni même écrites sur un bout de papier. Ce n'est pas la coutume. Nous sommes revenus à la tradition orale.

J'essaie d'écouter. Comme toujours. Mais les mots tant de fois répétés ont perdu tout sens à mes oreilles. Ils se confondent dans un mélange chaotique de souvenirs et d'angoisses.

Le Dr Strauss est un des dirigeants. Ils sont neuf, ainsi que douze conseillers. Les dirigeants prennent les décisions tandis que les conseillers nous les communiquent et les traduisent en interdits et obligations dans notre vie quotidienne. Nous avons chacun un conseiller référent. Moi, c'est M. Robert. Il est sur l'estrade également.

Une fille en vert, dans le fond, se lève pour réciter la deuxième règle, sur l'ordre du temps. Les têtes se tournent poliment.

C'est un honneur de réciter une règle. Comme tenir un rôle dans la pièce de l'école. J'ai été choisie, il y a trois ans. Ma mère m'avait prêté ses ballerines dorées et un beau foulard en soie. Elle m'avait écrasé du rouge sur les joues. On m'avait attribué la sixième, celle qui nous interdit de consulter un médecin en dehors de la communauté.

Quand la fille a fini de parler, nous nous retournons vers l'estrade, attendant la troisième règle.

Le visage de Mme Branch s'affiche alors en noir et blanc sur l'écran. Ma mère la connaissait. Je sais qu'elle est morte d'un cancer du sein, faute d'avoir été traitée à temps. On dirait que la photo a été prise le jour où on lui a appris le diagnostic. Je baisse les yeux. Je croise alors brièvement le regard de mon amie Katherine, quelques rangs plus loin.

Quand on voit les dirigeants alignés ainsi sur l'estrade, difficile de deviner lequel prend vraiment les décisions. Personne n'ose le dire, mais je crois que je sais. À cause de ce qui m'est arrivé quand j'avais treize ans, quelque temps avant que je récite la sixième règle.

Cela faisait environ neuf mois qu'on était là. J'étais un peu perdue, et bien trop maigre. Je regardais la télé pour savoir comment m'exprimer et me comporter. Je n'allais pas encore en cours. J'avais des difficultés respiratoires. Ma mère disait que c'était une chance incroyable d'avoir été sélectionnée pour le voyage malgré mon asthme. Elle affirmait que mon «*QI* exceptionnel compensait». De justesse. On essayait de se convaincre que ce n'était pas si grave que ça.

Mais en février, j'ai attrapé un rhume qui a dégénéré en pneumonie. Ma mère a pu établir le diagnostic parce qu'elle est médecin généraliste; elle a un stéthoscope dans le tiroir de l'armoire de toilette. Deux membres de l'équipe médicale de la communauté sont passés me voir. J'étais complètement crevée. Ils m'ont donné un inhalateur, ils m'ont bourrée d'antibiotiques, de stéroïdes et Dieu sait quoi d'autre. Un capteur mesurait mon taux d'oxygène, qui était très bas. Je n'arrivais pas à respirer, à remplir mes poumons d'air. Si ça ne vous est jamais arrivé, je peux vous dire que c'est affreux.

Le lendemain, ça avait encore empiré. J'avais beau être dans les vapes, j'ai bien vu l'expression de ma mère. Je l'ai entendue crier. Elle voulait m'emmener à l'hôpital. Elle disait qu'il suffirait

de me mettre sous respirateur une nuit pour me sauver la vie. J'imagine qu'il n'y en avait pas à la clinique de la communauté. Nous n'étions pas arrivés depuis longtemps. Mais il était hors de question de me faire admettre dans un hôpital normal, c'était trop dangereux pour les autres, les personnes ordinaires nées ici, parce qu'elles n'ont pas la même immunité que nous. Et puis, en demandant mes antécédents ou en analysant mon sang, un docteur ou une infirmière risquerait de poser des questions.

– Ce n'est pas une raison pour la laisser mourir ! hurlait ma mère dans la pièce voisine.

Elle les a suppliés, elle a promis qu'elle ne me quitterait pas d'une semelle, qu'elle ne laisserait personne d'autre me soigner. Pas de prise de sang, pas d'exams. Elle se débrouillerait pour garder le secret et me tenir à l'écart des autres.

Un peu plus tard, Mme Crew est arrivée. Même mon pauvre cerveau privé d'oxygène a senti que l'atmosphère changeait dans la maison. Les cris, les pleurs ont cessé immédiatement, laissant place à une voix lénifiante. J'ai tendu l'oreille, subitement alerte, et je l'ai écoutée calmer ma mère :

– Après tout ce que nous avons sacrifié, Molly. Après tout ce que nous avons enduré...

Ma mère a quitté la pièce, alors j'ai entendu mon conseiller, M. Robert, s'entretenir avec Mme Crew. J'avais l'impression de flotter, l'écho de la conversation me parvenait de loin, comme si j'étais déjà morte. Elle lui a décrit la procédure, ce qu'il fallait faire de mon corps, comment obtenir un certificat de décès en bonne et due forme,